

CROIRE, une interface de mobilisation ?

Réfléchir au monde contemporain c'est, à mon sens, réfléchir à ses dynamiques internes. Et si, pour en dresser le tableau, nous commençons par user d'une généralité ? Pourquoi ne pas simplement partager ce constat courant et simpliste affirmant que « le monde va mal », que l'on entend parfois au détour d'une conversation pressée ? Je m'intéresse beaucoup aux évènements politiques qui m'interpellent, et à la manière dont la société les perçoit et y réagit. Derrière cette phrase générique que tant de personnes ont utilisée avant nous, (Platon affirmait déjà il y a 2000 ans que la jeunesse était corrompue) se cache un jugement de valeur : la mutation des formes de guerres auxquelles nous assistons, avec cette mise à distance et cette dissuasion, se traduit comme un témoignage de la froide récurrence de la cruauté de l'homme moderne. Ceci est en effet un sermon tant de fois proféré que nous, adultes, et plus particulièrement jeunes adultes, finissons par y croire. Mais qu'en est-il vraiment, et je parle du présent non comme un bilan de faits quantifiables mais comme une dynamique c'est-à-dire des choses *en puissance* qui tendent à se développer ? Un tel questionnement sur la signification de notre optimisme, m'est suggéré par la littérature. En se posant comme une confidente, elle s'adresse à la pensée attentive. Cela crée certes une position d'attente du lecteur qui s'immerge dans l'écrit, mais par la suite cela provoque une période de relâchement, de réflexion et d'un rebond de l'esprit. La lecture nous recrée des situations didactiques, dans lesquels des aléas (positifs ou négatifs) nous poussent à réagir. Avec des mises en situation parfois concrètes et spécifiques (les romans recréent des mondes que l'on reconnaît) ou bien théoriques et subjectives (la philosophie nous en révèle un idéal), la réalité ne m'apparaît plus comme un OUI ou un NON mais comme une tentative d'argumentation à des tendances mouvantes. Je tenterai ici de donner une raison d'Y CROIRE au travers de notre expérience humaine comme celle de notre expérience de lecteur.

Nous ne savons pas ce qu'implique réellement le verbe « croire » ; pourtant, proféré dans des moments de doute et d'incertitude, il nous porte et nous donne les moyens de faire sortir une certaine force de notre intérieurité, une foi en l'avenir, un espoir (qui est le fondement des religions). Ce mot est rempli d'alchimie dans le sens où, il transforme une douleur ou un doute en positif, et transfigure un état végétatif en une *volonté directrice*. N'est-ce pas une sorte de magie qui apporterait des réponses aux nombreux abus politiques et sociaux qui oublient de placer l'Homme au centre des priorités ? Nous savons néanmoins que la magie n'existe pas. Sinon, tout se passerait sans encombre et le domaine de la justice n'aurait plus besoin d'aussi longues délibérations quant à la détection de la vérité... Nous savons aussi que ce verbe « croire » ne gît pas en nous de manière instantanée ; mais qu'il consiste au contraire en une puissance qu'il s'agit de développer. Comment cultiver cette force qui nous guide dans nos amitiés et dans nos amours, dans notre croyance en un idéal politique, jusque dans la maladie et dans la mort ? La croyance est partout et nulle part à la fois. Tout le monde la clame en réaction au drame, pourtant sa formule n'existe pas. Cela se passe en nous de façon si énigmatique et pourtant si évidente ! Parfois, des éléments extérieurs à commencer par nos proches nous en donnent l'idée, nous « tendent une perche » qu'il s'agit de brandir. Ce qui nous renseigne au moins sur un point : « croire », en offrant plus des clés que des règles, mérite d'être guidé.

A chaque lecture, je sors de moi-même pour voir plus grand. C'est comme si j'en transcendais le texte pour m'en nourrir... Ce qui m'intéresse, c'est que cette notion insaisissable de *croire* est toujours amenée à évoluer, comme notre engagement et notre attention au fil d'un livre. Et finalement, n'est-ce pas la plus belle imitation du vivant que d'évoluer constamment ? Avoir la foi n'est pas linéaire et il faut en permanence être relancé, stimulé : au sein même de notre acte de volonté, celle-ci se transforme à l'épreuve des expériences, des évènements et des étapes de notre vie. Sa substance reste malgré tout la même : généreuse, expansive, pacifique. Qu'est ce qui nous pousse à *y croire* ?

Il en existe différents motifs. La croyance politique dont nous avons parlé consiste souvent en un idéal que l'on défend coûte que coûte. Cela passe par un activisme qui dépasse le « simple » vote. Celle-ci, comme le développe Rousseau dans Le Contrat Social, doit souder le *peuple souverain* qui détient le pouvoir. Croire en politique, c'est s'associer à d'autres, faire corps pour défendre une cause. Mais plus que tout, si l'individu est

convaincu par cette croyance, cela se transforme en une lutte quotidienne qui se nourrit de chaque nouvelle opportunité (d'où l'intérêt de poser les limites). Je ne cesse de rapprocher cette volonté directrice à la lecture qui, en parlant d'un sujet a priori fermé sur lui-même, est ouvert aux autres. Si ces mots ont été écrits puis publiés, ce fut pour être lus et donc confrontés à d'autres intelligences. Dans Le Temps retrouvé, Proust disait « La grandeur de l'art véritable, c'est de retrouver, de ressaisir, de nous faire connaître cette réalité loin de laquelle nous vivons, cette réalité que nous risquerions fort de mourir sans avoir connue, et qui est tout simplement notre vie. La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature », il ajoute qu'en plus, cela nous permet de connaître l'autre. Il me semble qu'une telle activité est tout ce qu'il y a de plus démocratique. Libre à nous d'en tirer des enseignements. Mais nous remarquons que nous sommes guidés par l'auteur. Le livre est un objet qui sert d'intermédiaire (en l'occurrence il ne s'agit, dans sa matérialité, que d'une valeur marchande), le réel échange se fait entre deux âmes : l'une présente et active, l'autre absente et mystérieuse. C'est en cela que, à mon sens, la littérature est source d'espérance : elle est un lien implicite entre les hommes qui se comprennent profondément par les mots. Un livre, une idée, un homme n'est rien sans une réception. Un objet défini par son identité propre est en effet un objet mort : je=je. Ainsi, nous pourrions dire que la littérature est engagée puisqu'elle fait communiquer les intérriorités. Celles-ci peuvent se révéler contradictoires mais dans le processus de lecture il y a cette volonté de réactiver notre intérriorité pour la pousser à s'affirmer, défendre une cause, faire avancer les choses (pas forcément politiques mais artistiques, culturelles...).

Un autre type de croyance existe, à une autre échelle. La croyance religieuse. Sans parler réellement de la *foi* qui se veut éternelle, immuable et donc relativement stable, je souhaiterais parler ici de la croyance individuelle à cette foi. Certains y ont cru et ont échoué. Au Moyen Age la *croisade des enfants* fut un véritable échec pour les processionnaires qui pensaient que l'eau s'ouvrirait devant eux comme pour Moïse. Cette foi les a donc bien incités à l'action : ils étaient partis pour libérer la terre sainte des musulmans. Ce qui est admirable dans la croyance religieuse, c'est qu'elle œuvre dans l'extériorité selon les valeurs prescrites de bonté, de partage et d'entraide. Cela me fait penser à un autre domaine de croyance liée à la maladie. Dans ces moments de finitude et de néant, nous ne pouvons plus rien faire, plus *agir*... C'est dramatique mais ô combien instructif. Les moments qui succèdent la maladie sont remplis de joie, nous avons envie de profiter de nos proches et de les faire profiter, de les voir heureux et en bonne santé autant que nous le sommes redevenus. La croyance est souvent liée à l'amour des autres, plus que de la préservation de soi.

Le fait d'écrire et de mettre des mots noirs sur blanc demande une réflexion, une sorte de mise au point. J'ai pu observer que les gens les plus heureux sont souvent ceux qui ont le plus fait la paix avec eux-mêmes. La sagesse de l'âge arrive lorsque l'on se rend compte d'avoir vécu. Je lisais récemment un livre d'Andréï Makine, l'Ancien Calendrier d'un amour et fus marqué par le calme éprouvé par le héros, Valdas, lorsqu'il se rend compte avoir vécu ses plus belles expériences dans le passé. Il ne désespère pas, il s'assoit dans le cimetière et prie pour tous les « oubliés ». A la manière des « intelligences vaincues », cet homme que les rivalités de guerre civile entre les *Blancs* et les *Rouges* ont élimé, a tiré une leçon qui le propulse vers un paisible destin. Nous pouvons trouver du beau dans un monde détruit. Je me suis souvent interrogé sur l'usage que nous pouvons faire de nos souvenirs. Suite à la lecture de cet ouvrage, je me suis dit que peut-être, ils me serviront au moment où j'en aurai le plus besoin pour nourrir une croyance. L'intérêt, ne perdons pas le sujet de vue, est d'associer cette nourriture personnelle de la croyance à un moyen d'action, soit, de parvenir à transformer cette pulsion optimiste dans l'extériorité pour y accueillir les autres. Voilà ce qu'André Makine écrivit à la fin de son œuvre : « prier pour ceux pour qui personne ne prie. Ce lien semblait à la fois ténu (que pourrait faire un chuchotement destiné à un être ignoré par tous ?) et étonnement puissant – tel un appel traversant les étendues des pays et des siècles », et plus loin d'ajouter que cela allait « devenir sa façon de résister à l'oubli ». Les plus beaux souvenirs sont ceux qui ont été partagés. La littérature, est une source en perpétuel renouvellement pour maintenir ce lien avec les hommes en tant qu'individus, pour maintenir cette confiance en l'avenir qui se nourrit de silence et de réflexion. Utiliser notre capital individuel, nos souvenirs, nos ressentis consistent en une aide rétrospective mais plus que cela en une aide pour ce(ux) qui arrive(nt)...

La foi est une sorte de respiration dans la pensée souvent emmêlée et confuse de préoccupations immédiates. Quoi de mieux que d'interroger cette notion et de la remplir de sens dans un monde obnubilé par le matériel et l'immédiat ? Le profit que cherche le trader de La Défense, comme n'importe quel individu qui investit, même si lui aussi est tourné vers le futur, fait quelque chose de complètement contradictoire avec ce que nous avons pensé jusqu'alors : il nie le présent. Des choses aussi concrètes que « croire » ne doivent jamais être pressenties comme irréelles, puisque nous sentons lorsqu'une poussée d'énergie nous habite en nous faisant voir le monde autrement. Le passé comme le présent ont à tous deux une direction identique, *une continuité*, qu'il convient de ménager si l'on veut rêver un avenir moins conflictuel et plus optimiste. Car l'optimisme incite à l'action et ne se laisse pas écraser par cette phrase catastrophiste de l'état du monde. La littérature développe l'Humanité en développant le « je ».

Ses habits étaient souillés et tâchés par la suie et les cendres. Les livres imbibés d'essence n'avaient effectivement pas résisté à la chaleur du four. Pourquoi ne l'avait-elle pas éteint ? Un moment d'égarement ou une envie plus profonde, de destruction, d'annihilation de ce qui l'entourait peut être. Elle vivait dans cette maison et n'en sortait pas. Elle y résidait depuis quelques années, elle ne savait plus vraiment si c'était 2017 ou 2016, en fin de compte, quelques mois d'écart ou de décennies lui paraissaient équivalents. Cette bâtie avait toujours eu, déjà par sa devanture, un caractère instable, flottant. Si on s'approchait de trop près, on se sentait plongé dans une dimension plus souterraine du monde, où les composants de la matière se touchent et échangent leur nature et leur forme. Cette illusion se matérialisait dans les aspects externes de la maison : les murs semblaient faire des creux continuellement mouvants, comme la houle dans une tempête océanique. La demeure était un dôme qui enfermait des choses étranges et obscures, s'imposant comme une maison muette. Celui qui passait la porte d'entrée en perdait presque la connaissance du langage, de façon mimétique à l'hôte. A l'intérieur, tous les mots, les signifiants et les signifiés s'entremêlaient et ne formaient que des symboles indéchiffrables. Ils ne pouvaient pas imposer leur pouvoir dans ce lieu silencieux et grave. Cette femme ne parlait point, ou très peu. Il était difficile de décrire son apparence, ni les signes qui dessinaient son visage, tout sur sa peau semblait rigidifié et impénétrable. Pourtant, le corps de cette femme sans âge était élastique et distendu, puisque ne sortant pas de sa maison, elle en avait perdu la sensation du soleil, de l'effort et de leurs ressources vivifiantes. Le plus insolite quand on pénétrait dans la maison, c'était moins de perdre l'usage de la parole que d'apercevoir le décor complètement renversé qui constituait l'intérieur. Il suffisait de lever la tête vers le ciel pour se rendre compte que ce n'était point des tâches insignifiantes qui étaient imprégnées au plafond, mais des formes surprenantes qui étaient suspendus au dessus du sol tels qu'un lit, des draps défaits, une table de chevet, des placards entrouverts. Les lois gravitationnelles avaient disparu dès l'instant où l'on franchissait la frontière, celle qui séparait ce chez soi intime et la surface terrestre. Ainsi, l'impression d'une maison flottante agitée par des forces aveugles n'était à l'évidence point une illusion. Les deux escaliers de la pièce, situés aux extrémités du salon mais symétriquement, se rejoignaient en pointe à l'étage. En réalité, il n'y avait pas d'étage : toute la maison était construite de façon circulaire, comme une coquille. Pourtant, ni les meubles ni les hommes qui se déplaçaient dans la pièce n'étaient en apesanteur. Ce lieu défiait toutes les lois de la physique et de la nature mais renfermait un abîme bien profond. Le temps, là bas, perdait son rôle structurant des vies quotidiennes : la femme n'avait plus conscience des années ni des jours et encore moins de l'espace dans lequel elle se mouvait. En revanche, elle avait bien un train de vie caractéristique. De manière automatique, elle montait et descendait ces escaliers tourbillonnants tous les jours. Mais ces marches ne menaient qu'à elles mêmes, elles formaient une boucle infinie. Chacun des pas de la dame traçait un cercle concentrique, ayant un pivot à géométrie variable, le salon, la cuisine, la chambre... Ces mouvements incessants du bas vers le haut et du haut vers le bas la pétrisaient. L'immobilité de son corps était une faible force centrifuge.

Ce qu'elle avait trouvé comme refuge se limitait à la lecture. Les livres, même si leur contenu avait perdu tout sens pour elle, recouvriraient son temps extensible. Elle lisait sur sa chaise chancelante, toujours à la limite du gouffre. Constamment assise et penchée sur son roman, elle plongeait peu à peu au fond des lignes manuscrites, sans remonter à la surface. Ainsi, il n'était plus question de comprendre l'histoire, les péripéties, les éléments perturbateurs ou même le dénouement des récits mais seulement d'oublier la torpeur qui la rongeait. La littérature, celle-ci-même qui défait ce qui enferme, semblait au contraire la confiner encore plus : il ne restait plus que la femme, son corps figé et les mots du vide. Alors, le feu, seule fureur de la vie, aurait-il pu la sauver ? Aurait-il pu être l'antidote de sa claustration, en brûlant toutes ces pages qui ne faisaient que l'isoler ? La littérature n'était pas le problème initialement, bien au contraire. Mais ces livres qui avaient traversé les murs et atteint le creux de ses mains n'étaient plus utilisés comme des objets en soi, avec leur fin propre, mais seulement comme des moyens de remplacement à l'expérience réelle. Ainsi, lire

sans vivre, sans se déployer soi-même, sans se réaliser en parallèle, n'est-ce pas se cloisonner de la réalité alors même que la littérature “ne réduit rien mais ouvre à la pluralité en chacun” ?

on ne s'écrivait jamais, lui et moi. peut être pour laisser le hasard se faire. peut être pour ne parler ou bien ne se taire que face à l'autre. prendre de plein fouet un visage. je ne sais pas. je ne saurai jamais rien avec lui. un carnet. un stylo. tout un monde qui s'ouvre. ma plume s'embourbe, n'arrive pas à glisser dans l'étendue poisseuse, accidentée, vieillie de la page blanche. elle tombe dans ses crevaces, grimpe sur ses montagnes, à bout de souffle à la fin de chaque ligne. plus de place pour moi. quelle douleur. comment donner puissance au vide lorsque tout est déjà plein. piles de livres. pilliers du monde. ils m'entourent, m'emprisonnent dans la grandeur de leurs noms. grandeur qui étouffe. grandeur qui écrase l'être tout petit. trop petit. il s'enfonce dans le sol, dans les profondeurs de la terre, où il n'est qu'un tas d'os et de chair. pour revenir à la surface, il suffit d'en ouvrir un. lire à la volée. rencontrer la page. tomber sur le mot. s'accidenter. trouver une brèche à l'absence; un appui dans la chute infinie de l'angoisse, des questions sans réponses, des regrets. quand le grondement du monde ne m'effleure plus, que son silence m'assaille, je perçois leurs bruissements. la mélopée m'enveloppe, me protège lorsqu'il est là, bien trop là pour que j'oublie son absence. les pages se détachent, s'abîment, se perdent. d'un bloc se libèrent des milliers de fragments fragiles. sans début. sans fin. juste des mots, envolés dans un temps suspendu, un espace infini. son recueil est toujours là, près de moi, orné de sa balafre. le lire découvre à chaque fois une couche nouvelle de mon être, toujours plus profonde, comme un monde inconnu qui émerge de l'océan qui m'est intérieur.

des phrases se jettent sur moi avec violence. ma main n'est pas assez rapide, finit par trembler de fatigue. alors je lis, et elles reviennent encore plus fortes. ne rien laisser au vide. tout projeter sur le papier ou se jaillir de lui. écrire jusqu'à ce que le sang remplace l'encre. la nuit, tout grandit. je me réveille au milieu d'une crise. le corps trempé, le visage couvert de larmes. réflexe enfantin de s'asseoir par terre, le menton sur les genoux, de prendre un livre sans le lire vraiment, une barrière contre les fantômes. je note quelques mots en bas des pages les moins couvertes. il me faut

d e l a i r

le plus dur est de lâcher le stylo, de poser le livre. et si tout disparaissait; et si je m'écroulais. et s'il refaisait surface. que serai-je après le point final. comment exister lorsque sa vie s'est terminée sur le papier. fermer le livre, c'est décider de la fin. prendre le stylo, c'est préparer sa mort. s'éteindre pour que sa trace reste. je veux finir ce texte. partir. le laisser vivre aux mains des autres. pour qu'il sache ce que son manque m'inflige, qu'il me perde lui aussi, lui qui me laisse là, seule, au milieu de toutes ces ombres. mais il n'est pas là pour le lire. il ne le sera jamais.

Le nuage de la Malinche, Essais

Malinchismo: terme issu de la légende de la Malinche, utilisé dans la culture mexicaine pour désigner un complexe social qui rejette les produits locaux et préfère les produits étrangers.

J'ai un cahier, un cahier qui m'entend, qui me voit, qui me prend de la main. J'entreprends un voyage au pays du mythe lettré et les mots s'évaporent quand j'ai la plume à la main: l'Europe a toujours été le modèle. L'écriture est pour l'Europe, je lis l'Europe, je l'ai toujours écoutée silencieusement.

Les idées se liquéfient dans mon esprit, elles coulent au fond de mon cœur: je peine à exprimer dans cette langue la sensation de leur poids sur ma poitrine. Je n'arrive pas à démêler les bougainvilliers qui s'enchevêtrent et m'étouffent.

Mon berceau fut un nuage blanc, une tour d'ivoire sur un sol de terre cuite dont la vue donnait sur l'autre côté de l'Atlantique. Ce monde que je voyais était le refuge pour échapper à la patrie saignante. Ce monde, modèle de mon apprentissage, me donne des ailes et je ne suis pas ingrate.

La mosaïque n'était pas qu'un ensemble de couleurs mais un motif qui se répétait depuis des siècles et dans mon quotidien. En lisant, en apprenant, je vois les traces de l'Histoire: je ne peux m'empêcher de penser que tout ce que j'écris est un constat déjà fait.

Mon histoire est l'histoire qui tourne en boucle depuis que la Malinche est tombée amoureuse de Cortés. L'histoire d'un amour destructif, d'une admiration pour l'or des pillages qui remplit le vide laissé par la haine de soi empoisonnante.

Le mal de mer dans le voyage de la lecture

La lecture et l'écriture n'étaient pas faites pour moi. Chaque mot était une vague qui me donnait du mal de mer, je ne comprenais pas les nuances culturelles, les mots ou les expressions quotidiennes. Ce mal de mer était comme avoir un amour qui n'est pas réciproque. Je voulais nager dans cet océan, apprendre à naviguer sur ce navire, mais j'étais si loin du pays du mythe des lettres. Telle que j'étais je me serais noyée, j'ai donc appris à nager dans le style de l'Europe. J'avais un désir profond de faire partie de ce monde qui ne semblait pas avoir de place pour moi.

L'amour et la scène culturelle

Quand je suis tombée amoureuse, c'était d'abord de ses lectures et de sa proximité avec la littérature, la philosophie, l'histoire. Je m'intéressais à une certaine proximité avec le monde que je contemplais de loin depuis longtemps. Il semblait savoir nager dans cette mer de savoir, d'alexandrins et de rimes. Je me demandais comment, si on était tous deux nés sur le même sol, j'étais l'intrus dérangeant dans l'harmonie classique, alors qu'il se confondait parfaitement avec les couleurs et les nuances de la toile de fond de la scène culturelle. J'étais dépourvue de culture d'ailleurs, et surtout, de culture d'ici.

La force de mon identité féminine et de mon identité nationale, était une ancre qui me tirait vers le bas et m'empêchait de rejoindre le monde désiré.

Une mythologie de référence et des sources mal aimées

Le tonnerre de Zeus semblait toujours beaucoup plus glorieux que l'orage de Tlaloc. J'aurais bien aimé apprendre plus jeune à mieux aimer l'Amérique Latine, mais mon nuage était mu par le vent de l'hégémonie européenne et le reflet brillant m'aveugla, comme prévu.

J'aurais écrit en castillan, mais ce n'est pas une langue littéraire: si c'était habituel au Mexique, ça ne pourrait jamais atteindre le sublime. La langue française était la langue de l'argument et du poème passionnel qui, pied par pied, charmait le monde. J'ai manqué de lectures de mon pays, par manque d'amour pour celui-ci. La grandeur de l'inconnu de l'océan attirait mon attention, je la lui donnais en négligeant la fertilité de ma terre natale.

La Malinche en Europe

Le mal jaillit du sol latino-américain, si je pars, j'aurais de la sécurité et de la liberté. Partir du Mexique était une évidence. Cette pensée est partagée par la plupart des Mexicains. Nous sommes le seul pays à avoir un mot et un mythe propre pour exprimer le rejet de nos origines et du pays. La haine envers nous-mêmes, envers le pauvre, envers l'indigène, et l'admiration aveugle de la blancheur de l'Europe sont inscrits dans le tissu génétique de l'identité nationale.

Étrangement, ici je suis plus Mexicaine qu'au Mexique. Mon rouge à lèvres bien rouge, mon caractère vif, chaleureux, mon *petit accent* qui ne ressort que de temps en temps, font un tout qui vient de loin. Ce tout intrigue plus qu'il ne dégoûte. Le regard européen s'écarte de moi par la curiosité envers le *Tiers monde*, mais n'a pas peur de moi, conforté par ma peau claire et ma connaissance des codes. Cet exotisme curieux aurait peut-être été de la xénophobie si mon prénom était issu du Náhuatl, ou bien si comme ma mère, j'avais la peau mate.

Ayant toujours tout fait pour me détacher de mes racines, je ne peux m'empêcher de voir ici que je suis devenue occidentale de seconde main, que j'étais destinée à le devenir.

La violence inscrite sur ma peau et le mythe du métissage

Mon Mexique est une bulle qui explose sous la pression de mes pensées. Mon Mexique n'existe pas. Ma blancheur était mon premier atout, elle me rapprochait de l'Europe, elle m'éloignait de la plupart des Mexicains. Ma blancheur est violente par définition.

Je ne pourrais jamais cesser d'être complice. J'ai grandi en voyant les champs du point de vue de l'ingénieur, assise.

La vision occidentale et homogénéisante de mon pays laisse d'autres comme moi nier leur privilège sous l'égide du mythe du métissage.

Les fils rouges se tendent de plus en plus dans mes pensées. Je me confronte et j'enrichis ma vision du monde et de ma place dans celui-ci.

Je me pose des questions et des questions, sur ce doux nuage qui m'autorise la négligence. Parfois j'y réponds et je change d'avis, parfois j'y réponds et j'oublie...

Autour de la table s'entassaient les mets, débordant de couleurs vives et embaumant la cuisine de douces odeurs. Au centre un poulet doré entouré de pommes de terre étincelantes trônait fièrement. Le vin banc translucide reflétait la douce lumière du dimanche. Personne n'osait prendre sa part du somptueux trésor.

Elle était là au bout de la table, les yeux brillants.

Chacun entamait une danse, les mains valsait se passant et se servant dans les délicates porcelaines. Jouant de l'argenterie, tu lui servais une fine part de chacune des denrées.

Elle était toujours au bout de la table, immobile. Elle fixait les **délicates** chrysanthèmes. Si fragiles...

Son regard se tourna vers l'assiette. Les substances émétiques la narguaient. Les corps turpides lui souriaient de leurs crocs tranchants. Leur haleine putride atteignait ses délicates narines. A peine la fourchette portée à ses lèvres, le poison se répandit dans son corps. Tout a coup le couvert tomba violemment sur le sol.

Elle n'était plus au bout de la table.

Personne ne l'avait **vu** partir. Sauf peut-être toi.

Son corps haletant, allait et revenait. Elle fermait les yeux. Elle se pencha délicatement, posant ses mains sur la terre. Et de ses lèvres se versa le venin, enfin, la libérant de ses malheurs. La pluie tombait, comme si les habitants du ciel l'accompagnaient dans son Hémoptysie. Avec une force surhumaine elle brisait les vitraux étincelants de sa cage de verre. Tout coulait.

Elle était libre, pleinement vide. C'était la plus joyeuse des amputations.

Elle posa sa main sur sa poitrine, elle ne sentait plus son cœur, proche de l'asystolie. Tout était vide. Creux.

La pluie s'était arrêtée mais une tempête s'était déversée sur ses joues.

Tout a coup , elle tomba violemment sur le sol.

Elle se tourna vers le ciel, implorant le pardon de tous. Mais elle était désormais seule.

Elle prononçait une prière dont elle ne connaissait pas le destinataire. Comme un cri de désespoir que personne ne pouvait entendre.

Croire : sur les pouvoirs de l'écrit vain

Je n'ai jamais su si il était préférable qu'une question soit soulevée ou bien posée, d'autant que dans un cas comme dans l'autre, elle reste encombrante. On pourrait alors penser que la solution soit de la coucher : sur le papier peut être l'ignorance pèse-t-elle moins que sur la conscience. C'est une erreur, car aussi lourds de sens les mots peuvent-ils paraître, il n'est pas de plume qui ne soit confrontée à l'ineffable légèreté des lettres ; et au pied de l'une d'entre elles, la seule question qui vaille : à quoi bon la poésie si la vie ne rime à rien ?

Car en effet le sens, quoi qu'a priori imposé, est en réalité bien fragile ; voilà pourquoi, sans idée aucune de ce que cela allait me coûter, j'entrepris de chercher le vrai pour moins craindre la faulx.

J'ai d'abord réalisé que les mots-coeurs pouvaient être sérieux, que les terres ne sont pas fertiles que de plantes puisque de certains chants germe l'espoir et que celui-là même se cultive. Sans se soucier le moins du monde de ce qu'ils récolteront, il est même des individus si passionnés qu'ils s'aiment toute leur vie. Plus tard, j'ai aussi constaté que la nuit - que je soupçonne d'ailleurs d'être amoureuse pour ainsi tomber - n'empêche personne de voir midi à sa porte, du moins jusqu'au jour où, à l'improviste parfois, ce n'est plus lui mais notre heure qui sonne.

De surprises en doutes, j'ai été amenée à découvrir qu'il y a certains lendemains qui passent vite et que jamais le diable, pour autant qu'il ait péché, n'a attrapé aucun poisson. Constatant ainsi combien le langage était trompeur, je l'ai même ensuite trouvé violent, car sous son règne, le soleil, la chance, le cœur, la foudre, le feu, l'œil, tous donnent des coups ; et à ceux-là femmes et hommes répondent en s'en prenant, au mieux, à la campagne qu'ils se contentent de battre, au pire, au temps qu'ils vont jusqu'à tuer. Pire encore, je dois confier, non sans effroi, qu'il m'est déjà arrivé d'entendre certains commander à d'autres de s'exécuter sur le champ, ce qui n'est rien d'autre qu'une incitation au suicide rural.

Difficile alors de ne pas se prendre la tête, voire, selon l'R du temps et son degré de N, de ne pas la perdre. Comment expliquer qu'il soit possible de raisonner sans bruit ? Que des déclarations incendiaires puissent ne pas faire long feu ? Pourquoi certains droitiers songent-ils à passer l'arme à gauche, et ce qui plus est sans que personne ne les incite à changer leur fusil d'épaule ? C'est à n'y plus rien comprendre.

Effarée, j'ignore en somme à quoi il est possible de se fier, car plus aucune idée n'échappe au doute, pas même le fondamental "je suis", puisqu'il suffit que personne ne soit devant moi pour que je mente une fois de plus.

Bien que tous complices de ce simulacre, il n'est pas de pire traître que celui qui appelle à se rendre à l'évidence comme si il en connaissait l'adresse.

Reste ainsi à regretter l'ultime illusion, la plus invétérée en ce qu'elle est le fruit de toutes les autres : écrire n'est pas signifier puisque les mots sont cygnes, de ceux qui s'envolent quand on s'en approche.

Certes il y a des livres, nous : l'espoir d'un salut par la littérature ; mais toujours cette peur du vide, celle qui assaille quiconque veut écrire, car qui dit auteur dit vertige.

Ça y est, c'est fini, je suis sortie. Ça faisait un mois que j'étais enfermée. J'en ai fait de choses, j'ai beaucoup pensé, peut-être trop d'ailleurs. Je ne sais pas trop ce que je pourrais t'écrire. C'est compliqué de réfléchir à ce qu'on peut dire sur un mois d'enfermement. J'ai fini un livre hier, c'était assez étrange mais c'était amusant. C'est amusant ce lieu : on est là, au milieu de la campagne mais c'est une petite ville comme un village où nous sommes tous enfermés. Je n'avais pas très envie de parler aux autres alors je ne l'ai pas fait. J'ai consacré mon temps à mon projet. Je voulais t'écrire mais je n'ai pas vraiment eu le temps. Enfin, je crois surtout que je n'en avais pas envie, excuse-moi : je trouve ça plutôt agréable de vivre coupé du monde, surtout dans ce lieu. Comme je ne souhaitais pas vivre avec les vivants, ceux qui sont avec moi, je me suis tournée vers les ombres. Tout le monde dit avoir ressenti quelque chose ici. J'entends souvent les visiteurs évoquer le passé du lieu comme si au fond d'eux ils le sentaient, ils le vivaient presque. Je ne crois pas avoir senti quelque chose de particulier mais je me dis que si j'écris, c'est peut-être que si en réalité. Je te disais que je m'étais tournée vers les ombres, toutes ne sont pas célèbres, bien qu'un certain dramaturge ait séjourné ici et qu'une famille fasse la renommée de ce lieu, mais c'est bien finalement de penser à ceux, qui étaient là avant moi. Je les imagine, certains dans leur cellule, d'autres dans d'autres. C'est amusant de penser qu'on peut jouer sur les mots ici : j'ai toujours aimé le faire, surtout lorsque les situations sont un peu dramatiques et que cela peut détendre un peu l'atmosphère. Tu vas encore me dire que nous rions tous de choses dont il ne faudrait pas rire dans cette famille. Je t'ai dit que je ne parlais pas aux autres, en revanche, je les écoutais. Il y avait un homme d'une trentaine d'années, il était là pour s'instruire, pour respirer l'air ici, se remplir à la fois les poumons et la tête de cet air, de cette atmosphère. Il a dit aux autres qu'il était comme nous, il a un projet. J'ai découvert par la suite que son projet n'était en réalité pas seulement le sien mais de tout le monde ici, de nos hôtes en fait. Il passe son temps à observer l'édifice, à chercher ce qu'il pourrait créer. Évidemment, il pourrait reprendre l'inévitable motif mais à quoi bon. J'ai entendu qu'il travaillait sur un projet de cloches. C'est vrai que l'édifice n'en a pas, j'imagine qu'il en avait auparavant, avant la Révolution, avant sa reconversion. Quoique les cloches furent peut-être utilisées pour appeler au réfectoire durant sa nouvelle fonction. Je disais donc qu'il s'inspire, enfin qu'il essaie de se trouver une inspiration. Il est comme moi en somme, il est très enthousiaste pour tous les projets mais dès qu'il s'agit de créer, c'est le vide complet, le trou noir et là, même les Fleurs de Bach n'y peuvent rien. Il cherche comment il pourrait illustrer une cloche. Il travaille avec des campanistes, je les ai vus. Ce sont eux qui vont réaliser le projet de tout le monde ici : redonner des cloches à l'édifice. Non pour que l'édifice revive, je crois bien qu'il n'a jamais cessé de vivre, cela presque depuis mille ans, peut-être seulement pour lui rendre ce qui lui revient de droit. Ils souhaitent que six cloches soient fondues, une au nom de chaque personnage qui compte ici. J'ai entendu que le jeune homme est chargé de Gabrielle, pas évident comme personnage. J'admetts volontiers qu'avant d'arriver ici, je ne la connaissais pas mais à force, je commence à bien la connaître et surtout à l'apprécier. Elle a dû avoir une drôle de vie mais dans un cadre tel, ce fut forcément une belle vie. Elle a vécu l'enfermement elle aussi. Je ne me souviens plus si elle avait le droit de parler aux autres mais j'imagine que oui, au vu de sa fonction. C'est amusant, je viens d'y repenser, je me suis mise pendant un mois dans les mêmes conditions qu'eux, la deuxième génération d'occupants tout au moins. Ils ne pouvaient pas parler, ils n'en avaient pas le droit. S'ils le faisaient, ils étaient punis, et quelles punitions... J'aimerais bien lire le livre du dramaturge dont je t'ai parlé. Il est parti au bout d'un certain

temps, il a rejoint un autre lieu, dont j'ai oublié le nom et je crois que c'est de cela dont parle son livre justement. Je ne sais pas s'il a commencé à écrire dans ces lieux. Ça m'amuserait de voir si lui aussi n'a pas perçu, ressenti la présence du passé ici, quoiqu'il avait sûrement d'autres questions à se poser, le pauvre.

Il faudra que tu viennes un jour. Je te ferai visiter. Je connais bien maintenant. Je suis sortie une nuit. Je suis allée dans le jardin, là-haut d'où l'on domine tout, c'était beau, enfin j'imagine : je te dis cela mais on ne voyait pas grand-chose. Je sentais en revanche que c'était très grand en face de moi, pour une fois, je peux vraiment dire que je me suis tournée vers une ombre. Après, je suis allée à l'intérieur de l'édifice. C'est tout à fait vide, il n'y a absolument rien, hormis les quatre gisants alignés au centre. Un peu étrange comme sensation, sensation de grandeur et surtout de grandissement de frayeur dans mon corps. Je suis bien vite allée me recoucher. Je ne sais pas si ça m'a donné plus d'idées pour mon projet, je sais seulement que ça me dissuadera de recommencer à sortir la nuit. J'entends les cloches sonner au clocher de l'église voisine. Peut-être que les cloches sont finalement la liberté dans ce lieu d'enfermement ? Cela expliquerait d'ailleurs qu'au temps du dramaturge, il n'y en avait plus. J'aimerais que nous allions ensemble au baptême de ces cloches. Pétronille, Gabrielle, Richard et Aliénor sonneront à toute volée, libérées de leur moule. Je sonne à toute volée la liberté de ma création, libérée de mes murs, liberté de l'écriture, tel notre dramaturge et ses pièces et Aliénor de Bretagne et son Graduel.

A cette fille,

Et à notre plus grand secret,

Tous les couples mariés ne sont pas toujours heureux mais pour le bien-être de leurs enfants il a fallu qu'ils restent ensemble. Selon nous, ce n'était pas la meilleure décision mais qui sommes-nous pour décider à la place d'adultes réfléchis ou encore choisir l'avenir des autres enfants. Alors nous nous tûmes. Les mots entre eux se firent de moins en moins fréquents et toujours de plus en plus violents mais en fait personne n'aurait pu le deviner, si elle ne m'avait pas tout dit, moi-même je n'en aurais jamais rien su.

Son père, son héros, toujours prêt à tendre la main (même sur sa femme), entouré de tous, (les écartant d'elle), calme et réfléchi (tant que tout allait dans son sens).

Sa mère elle, s'occupait de la maison, devenait hystérique au moindre désagrément, celle qui éduquait, celle qui punissait, la "méchante" du couple pour elle et ses frères. Alors forcément quand on leur demandait lequel des deux parents ils préféraient, la réponse paraissait évidente.

Mais l'admiration enfantine ne dure pas éternellement. Et quand les coups dévièrent et changèrent de cible, sa mère fut la première à les endosser pour eux. Le moindre mécontentement suffisait pour que tout éclate. Je me souviens ironiquement de cette histoire de livres mal rangés qui ont presque coûté la vie à sa mère (et un bon traumatisme pour le reste de la famille), en effet quels pouvoirs cette littérature.

Son père qui, comme elle me l'avait expliqué, avait une tendance inévitable à la violence, s'est révélé avec le temps être un Homme qui pouvait éclater à tout moment, une source de stress constante influençant massivement le développement de tous au sein du foyer. Mais il faut bien garantir un espace sain pour les enfants, une mère et un père, un foyer où tout *semble* bien se passer.

Sa mère était devenue une Vierge à nos yeux quant à lui nous ne savions même plus quoi en penser. Je pense qu'elle l'aime toujours autant mais qu'intérieurement elle ne peut lui pardonner ; presque justifiable mais jamais excusable. On ne pourra jamais réellement se pardonner non plus d'ailleurs, d'avoir jugé sa mère à tort et de ne pouvoir encore aujourd'hui l'extirper de son enfer.

Notre plus grande peur à ce jour c'est de revenir chez elle et de retrouver sa mère morte, étranglée peut-être, gisant sur le parquet.

Cette femme qui n'a jamais cherché à exercer une pression sur ses enfants, qui depuis son mariage ne vit, ne reste que pour eux. Cette femme forte qui sera pour toujours notre plus grand modèle. Comme on rêverait de la sauver mais pour différentes circonstances telles que l'amour, la peur, la honte, nous n'avons jamais osé. *Égoïstes comme peuvent l'être les enfants*, nous n'en avons jamais parlé.

"Je suis prête, le moment est le bon, il est temps de réaliser l'aventure de ma vie."

Te souviens-tu de cette phrase dite furtivement, avec toute la détermination dont peut disposer une enfant de quinze ans ? Si oui, alors à la suite de la nostalgie, la colère a déjà dû consumer ton être et cette lettre doit déjà être la proie de ton incompréhension, de ta désillusion envers l'amour et de ta fureur légitime. Mais laisse-lui une dernière chance à cette lettre qui ne souhaite que d'être lue et à moi qui ne souhaite que d'être entendue.

Tu l'avais deviné à l'époque et tu le sais aujourd'hui, la loyauté n'est pas essentielle à ma survie, c'est à mes yeux une valeur superficielle : seule une partie de l'humanité peut se vanter de posséder et jouir de ce caprice de privilégiés. Une orpheline comme moi ne peut pas tenir ses engagements ou même proclamer s'engager pour telles ou telles raisons. Tout ce que je peux promettre avec la certitude d'honorer ma promesse, c'est tenir en vie, alors si la loyauté est un danger pour cet engagement, je ne m'entêterai pas, même pour toi.

Lorsque tu m'as fait la promesse de toujours me protéger, toi aussi tu n'as pas accordé grande importance à la loyauté. Tu avais huit ans, la peau sur les os ; des os faibles sur le point de craquer à la moindre brise de vent trop prononcé, car tu étais sous-alimenté, tu étais le plus petit, le plus décharné et pourtant tu as osé proclamer pouvoir me protéger, n'est-ce pas là un mensonge, un désir surpassant tes capacités physiques et donc de factices paroles ?

Tu es sans doute outré, désesparé de constater que j'ose te blâmer alors que je t'ai abandonné sans te donner la moindre explication si ce n'est le prétexte de mes ambitions. Mais tu me connais, me justifier auprès de toi me semble déjà insurmontable alors accorde-moi au moins cela ; ne pas être la seule fautive dans cette lettre qui ne fera que me condamner, m'accuser tout au long de ces lignes.

Pourquoi est-ce que de nos huit ans à nos quinze ans, je ne t'ai jamais tenu au

courant de mes plans jusqu'à fuir vers ma destinée que j'ai moi-même rafistolée.

Lorsque tu es entré dans cet orphelinat, j'ai vu en toi l'innocence, la naïveté, la pureté d'un enfant pourtant nous avions le même âge mais huit ans de misère nous séparaient. Je suis née dans la saleté de ce pensionnat, j'avais déjà goûté aux atrocités qu'il offrait, mais toi tu venais d'arriver et malgré la souffrance que témoignait ton corps, tu semblais avoir été tout de même comblé non pas de nourritures mais de tendresse. A cet instant, la pitié fût maîtresse de mon être, j'avais décidé d'être l'héroïne de mes bandes dessinées comme si j'en avais la capacité. Pour la première fois de ma vie, j'ai ressenti le besoin de faire le bien, d'apporter une lueur de bonheur dans le cœur de quelqu'un alors qu'il me la manquait à moi-même. Je me suis simplement approchée de toi et t'ai demandé : « Tu veux bien être mon ami, je pourrai veiller sur toi ? », ce à quoi tu as répondu aussi naturellement qu'un bonjour ; « C'est moi qui te protégerai et pour toujours ! » C'était beau, n'importe qui y verrait la simplicité des cœurs d'enfants de huit ans mais en réalité ce n'était qu'un instinct de survie, un pacte où l'on voit l'autre comme un moyen et non comme une fin. Tu étais le moyen pour que je me sente héroïque dans la tristesse de mon quotidien et moi j'étais pour toi un moyen de t'intégrer à ce pensionnat, un guide utile. Au fond de nous on le savait déjà mais n'était-ce pas notre seule chance pour rafistoler notre destinée qui débutait dangereusement sans nos parents. Toi peut-être étais-tu sincère à tes huit ans mais tu sais pertinemment qu'à tes quinze ans ce n'était déjà plus le cas.

Nous étions ici livrés à nous-mêmes mais nous avions créé l'illusion que nous étions livrés l'un à l'autre pour pouvoir jouir d'un semblant d'amitié. Mais peut-il réellement avoir de l'amitié lorsque les intérêts sont plus imposants ici que notre propre taille d'enfant. Seulement, nous nous sommes tous deux perdus dans cette illusion, tu as cru en cette amitié, j'ai cru en cette amitié.

En tant qu'ami tu as mangé pour moi les épinards peu ragoûtant avant que Mme Rénarde ne plonge ma face entière dans les méandres de ce bouilli vert, tu as caché mes lacunes de français en attirant l'attention sur ta personne pour pas que je ne subisse les coups de fouet hargneux et vengeur d'une vieille fille qui en voulait à la vie, frustré de ne pas avoir su décoller de ce médiocre endroit. Ces

petits services étaient pour moi tout simplement sincères et surtout réels.

Bien plus que nos actes, nos pensées s'étaient liées, lorsque que nous partagions les repas au pensionnat avec nos affreux et ignares camarades, j'avais terriblement besoin de savoir, savoir que ma pensée vis-à-vis de ces bêtes dangereuses n'était pas seulement le fruit de mon aigreur, de mon asociabilité. Non, grâce à toi, je savais que ma pensée était seulement un peu plus élevée et donc que je souffrais de réaliser de quoi j'étais entourée, étouffée, l'aigreur n'était pas de notre côté mais bien du leur. Des enfants tous âgés de moins de dix-sept ans dont la vie n'avait encore pas déposé son voile de vieillesse sur leurs corps qui pourtant s'étaient laissé dompter psychiquement par l'acrimonie des monstres qui étaient censé s'occuper de nous. Elles ont réussi à pénétrer dans leurs esprits pour y retirer toute lueur de gaieté, et toute conscience de jeunesse inévitablement liée à la liberté, la possibilité, la surprise et l'ambition. Cela sûrement par esprit de vengeance, si leurs rêves n'ont pas été réalisés, pourquoi se donneraient-elles la peine d'encourager ceux des autres, non les détruire était bien plus satisfaisant et offrait au moins l'occasion de réaliser un rêve, celui d'acquérir la puissance. Elles étaient si puissantes en ayant le pouvoir de détruire ou non les rêves d'enfants instables et démunis qui ne pouvaient que se soumettre. Ces enfants étaient devenus des bêtes, des bêtes je ne cesserai de le mentionner, aliénés par le travail et la violence, ils ne se souciaient que de leurs besoins vitaux ; manger, boire, dormir et avoir un toit sur la tête. Quelle différence entre ce troupeau d'enfants et ce troupeau de veaux que nous observions chaque jour en espérant qu'un jour l'un d'entre eux aurait réussi à s'échapper, fuir ses semblables pour être seul face au monde, seul pour ne suivre que ses rêves sans aucun compromis pour qui que ce soit, seulement nous rêvions de cela à deux, il y avait ici un paradoxe, qu'il fallait rompre hélas...

C'était tout simplement bien, de médire avec toi sur nos camarades, d'être effrayé ensemble face à ces mentalités de la quarantaine enfermé dans le corps d'enfants mais tu as fait de même avec mes rêves, tu as voulu les enfermer, tu ne me l'avais jamais dit mais je l'ai ressenti, c'est arrivé comme une lubie chez toi, sans prévenir tu es devenu un veau comme les autres et a tenté de consolider cette barrière que nous construisons les uns pour les autres afin que personne ne quitte cette prairie,

aucun veau, aucun enfant. Ainsi le paradoxe s'était rompu sans que je n'eusse besoin de le faire.

Je me suis mise à te haïr et par la même occasion je me suis mise à réaliser à quel point j'étais faible, je t'ai idéalisé par rapport aux autres, je me suis idéalisée par rapport aux autres mais nous faisions partie du troupeau nous aussi, j'avais beau évoquer mes rêves plus quotidiennement que les autres, je ne faisais rien pour les atteindre. Mais cette rage, à l'époque je ne l'ai pas utilisée à bon escient. Alors je suis partie...sans paragraphes argumentés, alors j'espère que cette lettre réparera ma faute passée et regrettée. Je me lance sans plus attendre .

"C'est sans doute là le pouvoir de la littérature auquel on finit toujours par revenir

**:
elle fait tenir ensemble."**

Justine Augier, *Croire, sur les pouvoirs de la littérature*

Au lecteur,

Parce que les mots sont des paradigmes, leur découverte est souvent un grand moment. Loin d'être toujours agréable, ce moment formateur, traumatisante, est à analyser. Je crois que ces bouts de souvenir en sont un aperçu.

Se pencher pour attraper la grosse fleur bleue butinée par le bourdon de "l'autre côté". Sentir un choc, courir, atteindre la maison, pleurer, dire : "C'est la **tricité**". Penser à une force divine, à quelque chose de plus grand. Correction parentale longtemps ignorée : "on dit l'électricité ma puce".

"Agnostic"..., lever le bras, hésitante. "What does agnostic mean, sir?" "The term is the same in French : **agnostique**". Demander un éclaircissement. Se demander ce que le sens ajoute au son. Penser qu'un "je crois en dieu" n'exclut pas plus l'agnosticisme qu'un "je crois que dieu n'existe pas". Se dire que l'on a mal compris, tenter de reprendre le fil des propos environnants sans véritablement parvenir à omettre l'apparition de cet entre-deux sceptique insupportable.

Le petit chapiteau siégeait au centre de la place du village : musique entraînante, barbapapa, ballon. Penser que l'on va au **pestacle**, passer devant l'affiche et lire les grandes lettres rouges : "Place au Spectacle !". Découvrir avec colère que pestacle n'est que mensonge, que l'on va au spectacle, beaucoup moins amusant et beaucoup plus dur à prononcer.

"Hypocoristique". Froncer les sourcils, **hypocoristique**, écouter avec curiosité le sens du terme étranger. Sourire face au sens primaire d'un mot paraissant si technique. Détacher les syllabes, s'amuser à le répéter. Plus tard, y revenir, penser à mamounette et à la louloute, les appeler pour leur dire et faire circuler ce terme attaquant le dessous du cœur.

"J'insiste sur le fait qu'il y a toujours un détail qui crispe le souvenir, qui provoque cet arrêt sur image, la sensation et tout ce qu'elle déclenche." Annie Ernaux.

Sur la place du village, une estrade devant laquelle se trouvait une foule de parents. Un paravent faisant office de coulisses : Spectacle de fin d'année. Décrocher le rôle de

présentatrice, apprendre par cœur toutes les lignes. Se sentir à sa place au centre, seule devant tous. Dernière réplique, fin du rôle : "les candidats sont tous à **ex aequo**, vous pouvez les applaudir !" Rideau. Visionner quelques années ensuite sur le magnétoscope familial cette prestation. Saisir l'erreur, rougir en prenant compte des rires suivant ces mots.

Inhérent, "j'y vais en première", *dessein*, "pourrité", *ubuesque*, "même que", *tautologie*, "je ne sais pas c'est quoi", *paronomase*, *prosopopée*, *pittoresque*, *picaresque*. Apogée des mots.

Trier ses livres, faire des piles. À lire, à donner. Lire le titre, la 4ème, les premières pages et classer. *Les prénoms épicènes*, "la personne qui aime est toujours la plus forte". Lire l'entièreté du livre assise par terre au milieu des piles, juste pour un mot. Découvrir avec le mot l'existence du phénomène. S'étonner de n'avoir jamais prêté attention à la praticité de ces mots doubles. Garder ce livre en mémoire longtemps, le conseiller, juste pour un mot.

"Je vois bien le parti littéraire que chacun -moi tout le premier- peut tirer de ses plaies et bosses". Le vent paraclet, Michel Tournier.

Attendre avec impatience cette copie, la première du lycée. Note honorable, la meilleure, à cela rien d'étonnant. Lire avec appréhension l'appréciation. "Excellent copie mais l'expression est fautive, attention à l'orthographe." Là encore peu d'étonnement. En dessous de la note : "écris 10 fois le mot "d'abord" ". Premier mot, première ligne du devoir entouré à l'encre rouge, "Oh !" dans la marge. Ecrire, s'efforcer de faire disparaître ce b intrusif, mais devoir s'y reprendre plusieurs fois. Incréduльité du phénomène, s'assurer de la véracité du propos en fin de cours : "depuis quand ya pas deux b à **d'abbord** ?"

Métromanie : mot lu par hasard. Se représenter une accumulation de rames de métro miniatures. Sourire, sachant déjà cette interprétation erronée. Se renseigner, aimer ce mot et chercher pourquoi il plait. Se rappeler, monter dans la chambre, faire tomber les piles pour mettre la main sur le volume, parcourir les post-it, puis trouver. "Je n'appelle pas poètes les gens qui font des vers, avec ou sans rimes, mais celui ou celle qui est capable de changer profondément le monde". Miller.

"Les **professions** réglementées" : "sérieux ??". Broder six heures durant, tenter de combler le vide du raisonnement par des expressions toutes faites. Parvenir avec difficulté à atteindre les 12 pages attendues. Relire une dernière fois le dossier documentaire et s'arrêter dès le titre du corpus : "les professions réglementées". Parcourir en vitesse les 12 pages,

effaceur à la main, à la recherche de toute occurrence de cette faute qui, sans doute, serait prise tel un affront par le professeur.

Noter vaguement les propos énoncés, pour l'instant rien de bien stimulant. Pester intérieurement contre le contenu du programme, "les représentations du monde". Écouter sans trop d'enthousiasme. Récit du passage du géocentrisme à l'héliocentrisme : "Un changement de **paradigme** ! ". Comprendre que le paradigme est bien plus intéressant qu'il n'y paraissait au début du cours. Le retrouver ensuite au fil des lectures et des années, élargir son sens et s'exalter à chaque nouvelle rencontre avec le terme en question.

**"Fais un tas de tous tes bouquins, et mets-y le feu.
Après ça, toi aussi tu pourras comprendre quelque chose,
après tout tu n'es pas bête."**

Nikos Kazantzaki

Agnostique : qualité de ce qui professe que ce qui n'est pas expérimental, que l'absolu, est inconnaissable.

Épicène : dont la forme ne varie pas selon le genre.

Hypocoristique : Qui exprime une intention affectueuse.

Inhérent : Qui appartient essentiellement à une chose, qui est inséparable de.

Métromanie : Manie de faire des vers.

Paradigme : Modèle de pensée.

- “Bonjour, je m'appelle Frank, j'ai cinquante et un ans, et ce matin je me suis levé sans avoir rien à dire. Rien à penser. Un silence fracassant à la place du crâne. Mais pas un silence apaisant qui réconcilie, non, un silence dangereux, un silence qui fait mal, un silence de mort. Je ne crois plus, je ne vis plus, je erre, depuis ce matin, parce qu'elle est morte. Elle est morte, la poésie ! Plus personne ne parle pour elle. Le monde est creux à présent. Vide de tout. Il ne reste plus que quelques oiseaux qui chantent, et qui se tairont bientôt. Moi je ne sais plus exister dans ce monde. Dans ce monde sans elle. C'est pour cela que je suis venu vous parler, une dernière fois. J'ai marché sans cesse jusqu'à tomber. Au prochain pas je m'effondre complètement.”
- “Excusez-moi, Frank.”
- “Anouk on n'interrompt pas un membre qui est en train de parler.”
- “Vous savez quoi, j'en ai rien à faire. S'il faut lui couper dix fois la parole, je la lui couperai une onzième. Fichtre, ce n'est pas fini ! Je ne peux pas entendre un discours si pessimiste, si déroutant. Et si elle l'entendait, elle, votre discours, Frank, qu'est-ce qu'elle en penserait ?”
- “Elle ne peut pas l'entendre, vous dis-je puisqu'elle est morte. Elle est partie visiter un autre monde qui voudra bien d'elle, qui n'aura pas pour ambition intime de la détruire, de la faire exploser, de la bombarder pour en observer les derniers filaments disparaître.”
- “Mais enfin je ne peux entendre de telles choses !”
- “Anouk s'il te plaît, tais-toi”
- “Mais pourquoi se taire ? Justement il veut qu'on parle, parlons ! Elle veut que l'on parle ! C'est pour ça qu'elle est ! Et elle sera encore tant qu'on existera pour parler. On parlera en elle, elle parlera en nous, nous parlerons ensemble. Si personne ne le fait, je le ferai. Et elle vivra encore des dizaines d'années alors, puisque moi, je ne suis pas prête de disparaître.”
- “Mais c'est quoi, la poésie, au juste ? Quelques vers sur des papiers jaunis, écrits à la lumière d'une bougie il y a plusieurs siècles ?”
- “Pierre, ne te mêle pas à la conversation. Et l'exigence de silence ? L'écoute !”
- “Mais je croyais que l'on parlait quand on le souhaitait ici ? Alors voilà, bonjour, Pierre, trente quatre ans, je n'aime pas les gens et c'est la raison de ma présence ici. On a toujours voulu m'en faire manger de la poésie, à l'école et ensuite au lycée, puis ma femme maintenant qui se la joue poète. Mais est-ce que l'on est vraiment poète lorsque l'on sait faire rimer des mots en fin d'alexandrins ? Être poète alors, c'est n'importe quoi.”
- “Vous êtes poète, monsieur Pierre. Vous parlez pour ne rien dire.”
- “Anouk...”
- “Mais c'est vrai, Jean, c'est toi qui nous coupes à la fin. C'est un cercle de discussion ici, non ? Eh bien on échange. Quand on est poète, on peut ne rien vouloir dire du tout. Et ce n'est pas grave, de ne rien dire, si ? Quelquefois, cela fait du bien ! Et parfois on ne dit rien et finalement, on dit plus de choses que lorsqu'on croit avoir tout dit.”
- “Qu'elle soit là ou pas, la poésie, je ne vois pas ce que cela change.”
- “Pierre, je rejoins Anouk, que dites-vous là ? C'est comme un trou infini au fond de mon cœur depuis qu'elle est partie, vous ne pouvez dire que cela ne vous fait rien.”
- “Si, Frank, je crois que je peux le dire. Moi, vous savez, si j'ai le sourire de ma petite fille tous les matins, je suis comblé.”
- “Mais Pierre, c'est cela la poésie ! C'est le sourire de votre petite fille tous les matins. Vous voyez, Frank, qu'elle existe toujours ? Et vous, Pierre, que ressentez-vous lorsque vous voyez ce sourire ?”
- “Ah bien des choses en somme, Anouk. Je me dis que je vis parce qu'elle me sourit.”
- “Et savez-vous que c'est aussi la poésie qui vous sourit ?”
- “Mais non, c'est bien ma fille !”

- “Mais c'est aussi elle !”
- “Qui elle ?”
- “Bon, cette discussion se transforme en charabia. On ne comprend plus rien.”
- “JEAN !”
- “C'est vrai mon gars, tu n'assumes pas très bien ton rôle aujourd'hui. Pourtant je viens en tant qu'habitué, mais si j'osais le dire je dirais que, que tu sois là ou pas, c'est du pareil au même.”
- “Il a raison.”
- “La poésie, c'est le sourire de votre petite fille, Pierre. Ce sont les derniers oiseaux qui chantent chez vous, Frank. C'est l'écoute de Jean. Elle est là, la poésie, elle est parmi nous, vous ne la sentez pas ?”
- “Je ne sens rien du tout.”
- “Ne croyez-vous en rien, Pierre ?”
- “Si, en ma petite fille.”
- “Parlez-lui, à votre fille, et vous verrez qu'elle est là.”
- “Bon, je ne voudrais pas couper la conversation comme vous dites, mais j'aimerais que l'on apporte une conclusion à tout ça.”
- “Mais pourquoi une conclusion Jean ? Un rapport détaillé de notre conversation ? Un état des lieux de la poésie, et c'est tout ?”
- “Anouk, tu es coupante...”
- “Vous savez, moi je crois. Je crois que la poésie a encore du pouvoir. Je crois qu'elle est encore là, là pour nous, et qu'on est loin de l'avoir enfouie sous terre, faite disparaître à coup de bombes, de flammes, de destruction. Je crois qu'elle est robuste et qu'elle subsiste, comme nous. Elle mourra le jour où nous n'existerons plus. Je crois que si l'on ne croit pas en elle, c'est qu'on ne l'a pas très bien comprise. Et je crois que si l'on pense qu'elle est morte, c'est un peu nous qui sommes en train de mourir.”
- “Moi, je suis d'accord pour y croire.”
- “Ah ! Jean ! Enfin une parole sensée !”
- “Alors, si Jean y croit, moi aussi, on verra bien. Pour ma fille.”
- “Merci Pierre. Et vous Frank ?”
- ...
- “Vous ne répondez pas, Frank ?”
- “*La bouche garde le silence*
*Pour écouter parler le cœur.**”

* Extrait de *La nuit de mai (Les Nuits)* d'Alfred de Musset

Aujourd’hui c’est Noël. Je déballe le cadeau de ma grand-mère mais je sais déjà ce qu’il y a à l’intérieur. Tout le monde le sait. L’assemblée feint de deviner ce qui se trouve à l’intérieur mais la forme du paquet ne trompe pas. Je l’ouvre : un livre. Ce n’est pas une surprise, mais le souci c’est que je ne sais pas lire. « Mémé » est comme ça, elle a été professeur de français durant tout sa carrière, elle aime offrir ce qui a compté le plus pour elle, ce qu’elle veut transmettre.

Mais recevoir un livre, surtout lorsqu’on ne sait pas encore bien lire, ce n’est pas facile. Que faire? Regarder la couverture, tourner le livre dans tous les sens, faire défiler les pages pour en laisser s’échapper l’odeur du papier... Vous ne savez même pas si le livre vous plaira, si même vous le lirez; par contre vous avez conscience que quelqu’un l’a acheté en pensant à vous et c’est ce geste que vous remerciez.

Alors je l’ai ouvert, l’ai regardé, et j’ai trouvé ce petit mot, ces quelques lignes qu’on prend le soin d’écrire sur la première page et qui parfois donnent un sens au choix du livre...

« Pour Rachel,

Nous t’offrons ce livre même s’il est trop gros pour que tu le liseras maintenant. Mais tu sauras bien lire à la fin du CP. Et ce livre t’apprendra ce qui est très important pour bien grandir, voilà pourquoi nous te l’offrons dès maintenant.

Avec nos grands bisous.

Grand père et Grand mère ».

Ce mot je l’ai lu, décortiquant chaque syllabe avec l’aide de mes parents. Ce devait être le premier roman que l’on m’offrait. Et aujourd’hui je ne sais pas pourquoi, mais je ne l’ai jamais lu, ça ne devait jamais être le bon moment. Mais je le lirai, c’est certain, quand je voudrai la retrouver, quand sa présence me manquera.

J’ai toujours trouvé que lire le livre de quelqu’un avait quelque chose de particulier, comme si la présence de l’autre était tout près, et qu’elle nous interrogeait sans cesse : « Alors qu’en penses-tu? », « Es-tu d’accord avec l’auteur? », « Aurais-tu fais comme le personnage? »... Et je pense que ce qui me plaît, c’est cette forme de transmission entre les Hommes, qui passe par le silence. Je lis ce que l’autre a lu et j’apprends à mon tour ce qu’il a voulu partager en me donnant ce livre. Cette leçon de vie que voulait me faire découvrir ma grand-mère à travers ce livre n’émettra qu’un bruit de pages qui se tournent et pourtant elle aura peut-être plus d’impact que des mots parlés...c’est un échange silencieux entre les Hommes dont le livre est l’intermédiaire.

*

Grand-mère offre souvent des livres. Je n’ose pas encore dire « offrait » car elle n’est pas encore partie, mais je crois qu’aujourd’hui elle oublie de le faire, qu’elle n’en n’a plus la force, et qu’elle ne le fera plus jamais. Sa maladie lui fait même oublier ce plaisir des livres qui l’a accompagné toute sa vie. Le dernier livre qu’elle m’ait offert devait être pour la fin d’année 2021, un pavé de la littérature française. Elle a toujours pris plaisir à m’offrir les classiques. Durant mon année de seconde, notre professeur de français nous avait indiqué une liste de livres incontournables. Je lui ai demandé si elle en avait à me prêter et quelques semaines plus tard, alors qu’ils venaient, elle et mon grand-père, nous rendre visite, elle est arrivée avec une quinzaine de livres neufs qui apparaissaient sur la liste. Elle était si heureuse de m’offrir cela; comme si elle m’offrait quinze leçons de vie, quinze expériences à découvrir et à ne jamais oublier.

Je pense qu’elle n’oubliera jamais les lectures qui l’ont marquée. En décembre 2022, je décidai de ranger sa bibliothèque et je voulus voir où en était sa maladie; j’ai voulu la mettre à l’épreuve et je lui ai demandé qui étaient certains auteurs et de quoi parlaient certains livres. Dans la majorité des

cas, elle répondait et s'en souvenait; j'étais surprise mais heureuse. Aujourd'hui elle me parle de Rimbaud, je crois que sa poésie lui fait du bien et qu'elle arrive à la lire, doucement...

Je repense souvent à cette phrase que mon grand-père a dite lors d'un appel téléphonique alors que je venais de demander à ma grand-mère ce qu'elle lisait : « Elle ne lit plus mémé, elle ne peut plus lire ». J'ai acquiescé sans trop montrer l'impact qu'avait eu cette réponse. Je ne comprenais pas pourquoi ma grand-mère refusait de lire. Puis j'ai réalisé que l'échec auquel elle devait faire face pendant sa lecture devait l'anéantir, d'autant plus qu'elle se trouve encore dans cette phase où elle a conscience de ce qui lui arrive et de son impuissance face à ce qui l'attend. Est-elle incapable de se souvenir des pages qu'elle vient tout juste de lire? A-t-elle oublié le sens de certains mots?

Aujourd'hui je comble ce manque en me perdant dans sa bibliothèque, dans laquelle je trouve tous les classiques dont j'entends parler et que je souhaite lire à mon tour. Je les lui emprunte et découvre durant chaque lecture les notes qu'elle marquait au coin des pages. Ces indications m'offrent l'accès à ses états et perceptions lors de ses lectures. Cette impression de faire une lecture double m'interpelle, ne suis-je pas en train de lire à travers ses mots à elle? Ses impressions n'altèrent-elles pas la lecture indifférente que je devrais faire? Pourtant, ce livre déjà un peu vieux, gribouillé à quelques endroits et dans une édition qu'on ne trouve plus aujourd'hui me semble bien plus vivant, et le lisant à mon tour aujourd'hui, je lui redonne une étincelle de vie. C'est vrai que plus le livre a vécu, plus il nous semble rempli de sens et de valeur. J'ai lu cet été *Les Liaisons Dangereuses*, qui étaient à mon père, ainsi que *L'Étranger*, que j'ai adoré et je pense que j'ai lu avec plus d'envie, plus de conviction que si j'avais acheté ces livres neufs et que les pages n'étaient pas déjà cornées et prêtes à s'envoler. Je lis ses livres après elle avec le sentiment qu'elle m'accompagne. J'ai comme l'impression d'entrer dans une histoire dont elle a déjà fait l'expérience et d'ainsi m'en rapprocher. Parce que je ne peux plus partager autant de choses qu'avant avec elle, je la retrouve dans ses bouquins que je lui emprunte, comme si elle continuait de me les offrir et de m'apprendre des choses.

« Adieu au langage »

... Si bas, dans les abysses,
Abîmé de noir, corbeau décharné,
J'habille mes paupières
De joyeuses brûlures

Tes perles d'absence
Sur un morceau de carcasse,
Je vomis le soir, le venin de ma folie

J'ai prié hier comme jamais,
Les mains jointes, mes bras enlacés,
Une course de mots à la recherche du divin
Ma soumission dans cet écrin

Quand il faudra fermer le livre
Les petits soldats criards, à l'arme fleurie
Au tombeau des croyants
... Chantonneront

Sur ce récif, Lucifer siffle
Pointes et talons
Pour toucher l'atmosphère

Mains frôlant le mur
Ce corps hésitant

À des trains d'enfer
S'envolent les rêves...

Les oiseaux pleurent,
Ploient les roseaux...

Marchent à l'Aube
Au bord des larmes

Sur les restes du monde,
En de modestes rondes...

S'épuisent
Puis prient...

S'éprennent
Et rient

Pour une littérature en corps.

Charnel : qui est relatif à la chair dans son aspect essentiellement physique

Prendre un livre dans ses mains, apprécier son poids
(poids de mots, poids de corps)
faire rouler le pouce le long de la tranche, passer un doigt entre ces pages, sentir l'apprêté du papier
Odeur vieillie, jaunie, assouplie, meurtrie

Le livre est déjà mis en mouvement
Il inspire, il attire,
Compagnon fidèle,
Centre de gravité en perte d'équilibre, lente révolution annoncée

Tous les corps disparaîtront.

Charnel : qui évoque l'aspect extérieur de la chair humaine, composé d'aliment consistant, substantiel

La littérature est aussi une illusion du corps.
un art de la transformation, où les chairs deviennent
(mots, jargons, adages, épîtres, ébauches, essais, idées, symboles, allégories)
les expériences se cristallisent en récits, les vies se racontent en fables.

La littérature réifie la chair morte,
lui redonne un sens
parole de chairs meurtries, de chairs passées, de chairs expériencées
Trouver des pays de femmes, contrés de rébellion de la chair, provinces des résurrections
Union du cri des corps,
Des murmures de l'âme

Alors, explorons ces pays, ces contrées, ces provinces
Où les corps s'entremêlent, où les âmes se réveillent,

Laissons germer ces silences en nous,
Lente révolution étouffée

Charnel : relatif à la chair dans ses interférences avec l'ordre spirituel et/ou moral, chair en tant que manifestation de l'être en général

Lire
Une même angoisse, un même désir de connaître la vérité
D'une genèse et d'une apocalypse

Pas de surgissement en éclat
Pas de chaînes brisées,
Installation douce, feutrée
Travail humble et besogne minutieuse

Invocation des voies passées, sur le papier
Sensation de retrait, au fond de soi, au fond d'un autre

S'oublier, se retrouver, mouvement sécant

Dans un dernier tour de maître, apparition d'un rhizome charnel
héritage invisible se recréer pour obtenir une nouvelle existence
et son existence demeure, par traces, morcelée, mystérieuse, mais en-corps.

Ultime apprentissage du tragique
La vie des autres nous place dans le monde

Un peu comme un adieu,
avec des rites
et des promesses

Charnel : support de la vie humaine.

Le froid. L'hiver. Une entrée. Une fois passée, un accès, une entrée de la mémoire.

La grande bibliothèque du temps se dévoile, affichant son œuvre, l'œuvre du temps. Cette œuvre, façonnée par d'innombrables hommes et femmes, livre, transporte et change.

Une fraction. Un bout. Une œuvre. Une fois lu, un morceau du monde.

Le livre, qui affiche la main, la plume et la sainte encre. Le livre, vaisseau de l'esprit à destination des confins, qui affiche la substance de sa vie.

Je m'assois à la frontière de la réalité. La porte s'ouvre et m'hypnotise.

Chaman je suis. Éclairé par les formules d'une personne inconnue, morte et briffée depuis si longtemps que nul ne s'en souvient, pas même la terre qu'elle a rejointe.

Elle m'apparaît. Je la vois, la main. Celle qui a posé ces caractères étranges, révélateurs d'un temps autre, où tout est différent.

Les symboles défilent. Les symboles m'emportent dans une eau de vie. Ça brûle, parfois.

Je vois, un espace et un temps, différent. Une vie, différente. Une mémoire, qui s'évanouit, et un papier, si fragile, chargé d'une dernière mission.

Les images, les sons, les odeurs. Les phrases, les mots, les lettres.

De l'encre. De l'encre coule à flots. De l'encre, coulante, clapotis et écume, dessine. Une vie de jadis, un dragon, un savoir. Immergé. Je suis immergé. J'ai soif. Apportez-moi de l'encre ! J'en ai besoin.

Voilà les mots. Petits poissons nageant dans l'encre. Leur sang, de l'encre. Leurs corps de pensées et de paroles scintillent. Ils me rassasient. Je vis ce que je ne vis pas. Les mots ont leur propre réalité.

Une vie, autre. Un temps, autre. Un savoir, autre. Un univers, autre. Autre que moi.

Je suis bien réel. Je vois. La bibliothèque est grande. Les livres sentent bon. Le soleil se lève. Les oiseaux chantent. La frontière se rétablit, je ne suis que charnel.

Des secondes. Des minutes. Des heures. Des jours. Des semaines. Des mois. Des années. Toute une vie.

Combien de temps suis-je resté assis dans cette bibliothèque ? J'ai vécu. Pourtant je n'ai pas vieilli. J'ai faim. La porte se referme. Je pose mon livre.

Je sors, mais je reviendrai.